

Jean V. Dubu

ELIZABETH TUDOR TRADUCTRICE DE MARGUERITE DE NAVARRE

Le poème de Marguerite de Navarre *Le Miroir de l'âme pécheresse*¹ fut publié en 1531 et réédité dès 1533, l'année de la naissance d'Elizabeth Tudor, fille d'Henry VIII, roi d'Angleterre et de sa seconde femme, Anne Boleyn. A l'âge de onze ans, Elizabeth devait traduire en anglais le poème de la reine de Navarre: cette traduction me fournit le sujet de ces quelques pages².

Avant de l'examiner en elle-même, quelques remarques d'ordre historique nous paraissent s'imposer pour replacer le poème dans son contexte social et culturel, et montrer qu'en dépit des apparences les liens entre les cours d'Angleterre, de France et de Navarre étaient plus nombreux qu'on ne pourrait le penser au premier abord; ils justifient en grande partie un choix, celui du texte traduit par la jeune princesse.

Descendante de Charles d'Orléans et soeur de François I^{er}, la „Marguerite des Princesses” avait de par sa naissance des titres à une fortune politique et, vu sa culture, à une fortune littéraire. La première de ces deux vocations l'avait fait rechercher très jeune par Henry VII d'Angleterre, qui avait mis fin à la Guerre des Deux Roses et fondé la dynastie des Tudor; ce roi souhaitait qu'elle épousât l'un de ses deux fils, le prince de Galles, Arthur,

¹ Nous utiliserons le texte de l'édition Jouaust (Paris 1873), dont les vers ne sont malheureusement pas numérotés. Nous remercions le personnel de la Salle de la Réserve de la Bibliothèque Sainte-Geneviève qui a facilité nos recherches avec son obligeance habituelle.

² Grâce aux précieuses indications de Mrs M. Dalziel, Senior Library Assistant à la Bodleian Library, Oxford (G.-B.), nous avons pu disposer d'un microfilm du MS Cherry 36, original autographe de cette traduction, ainsi que d'une photocopie du très intéressant article dû à Mrs M. H. Swain, intitulé: *A New Year's Gift from the Princess Elizabeth*, paru dans "The Connoisseur" 1973, No. 36(24), p. 258-266. Cette double communication nous a beaucoup aidé dans notre recherche; nous en exprimons notre reconnaissance à Mrs M. Dalziel.

ou son frère, Henry. Finalement, Arthur épousa Catherine d'Aragon en 1501, mourut six mois après, et en juin 1502, la jeune veuve, âgée de dix-huit ans, fut fiancée à son jeune beau-frère Henry, le futur Henry VIII. Le mariage ne devait être célébré qu'après l'accession du prince au trône, en 1509, année où Marguerite, de son côté, épousait le duc d'Alençon. Des dix enfants que Catherine d'Aragon mit au monde entre 1510 et 1518, cinq moururent en bas âge, dont deux fils. L'unique survivante, Mary, ne constituait qu'une faible assurance contre un risque de succession politiquement difficile pour la couronne d'Angleterre. Personne ne souhaitait que s'instaurât une seconde Guerre des Deux Roses.

Henry VIII rechercha le divorce et, au cours des années 1526-1528, semblait à bon nombre de canonistes (dont ceux de la Sorbonne) avoir des chances sérieuses de voir reconnaître la nullité de son mariage avec Catherine d'Aragon. A la même époque il s'entremettait en faveur de François I^{er}, vaincu à Pavie, captif à Madrid. Si bien que celui-ci songea à une possible alliance matrimoniale entre sa soeur devenue veuve dans l'entretemps, n'ayant pas eu d'enfants de son union avec le duc d'Alençon et Henry VIII. Mais, dès 1527, Marguerite d'Angoulême épousait Henri d'Albret et devenait reine de Navarre. C'est alors qu'à Nérac la nouvelle reine eut à son service, une jeune femme issue de l'aristocratie anglaise, Ann Boleyn. De l'union de cette dernière avec Henry VIII devait naître à Greenwich le 7 septembre 1533, Elizabeth, future traductrice du poème de Marguerite, réédité la même année.

Lorsque la jeune princesse entreprend la traduction du poème qui nous intéresse, il y a beau temps qu'Ann Boleyn a été décapitée sur les instances d'un mari jaloux. La dernière des six épouses est alors reine, mais elle n'a pas abandonné son patronyme pour autant; aussi bien, elle a passé à la postérité sous le nom de Katherine Parr. A cette époque (1545), Marguerite de Navarre est toujours vivante. A-t-elle connu l'existence de cette traduction due à la fille d'une jeune femme connue du temps qu'elle-même était duchesse d'Alençon, puis reine de Navarre?

Le biographe d'Elizabeth, Jacques Chastenet nous a laissé un portrait vivant de l'adolescente qui a entrepris ce travail:

Fort intelligente, appliquée, douée d'une rare mémoire, elle a bien profité des leçons que lui ont données des maîtres de choix, de ces maîtres comme seule la Renaissance en a produit: elle parle et écrit couramment le latin, le français, l'italien, est capable de déchiffrer l'Ancien Testament dans le texte grec, se fait comprendre en espagnol, connaît un peu d'astronomie et de mathématiques. Tout cela ne va pas sans une pointe de pédanterie et on ne peut s'empêcher de sourire à la lecture de la lettre qu'à l'occasion de la mort de leur père, elle a adressée au jeune Edouard, lettre dans laquelle elle engageait le bambin à supporter cette perte avec la résignation du chrétien et la force d'âme du stoïque³.

³ J. Chastenet, *Elizabeth I^{re}*, Paris 1953, p. 35.

Les maîtres auxquels l'historien fait allusion sont connus; leur caractéristique commune, c'est que, choisis par Katherine Parr, adepte des idées nouvelles en matière de religion, ils sont en général issus du cercle des Puritains de l'Université de Cambridge, et le professeur de français d'Elizabeth et de son jeune frère, le prince Edouard, est Jean Belmain, calviniste déclaré. On sait d'ailleurs que, Henry VIII ayant été persuadé de signer l'ordre d'arrestation de Katherine Parr pour cause d'hérésie, celle-ci obtint du Roi son époux la faveur d'un entretien au cours duquel elle eut tout loisir de se disculper; mais pendant les dix-huit derniers mois qu'Henry VIII, déjà malade, survécut, elle se montra beaucoup plus circonspecte, au moins dans ses paroles⁴.

Cela explique le choix des ouvrages qu'Elizabeth, âgée de onze ans, rappelons-le, lors qu'elle fit, puis transcrivit sur vélin, cette traduction, qu'elle remit en étrennes à sa belle-mère, sous une couverture brodée aux initiales de la destinataire. Apparemment on ne devinait pas encore en Angleterre, à l'automne de 1545 que, quatre ans plus tard, l'auteur du *Miroir de l'âme pécheresse* rendrait le dernier soupir dans le sein de l'Eglise catholique.

De l'examen de la couverture brodée du présent fait à Katherine Parr, comme du texte qu'elle contenait, il ressort clairement que le travail a été effectué sous la surveillance attentive des personnes préposées à l'éducation de la princesse. Ainsi, des corrections effectuées sur les premières pages du manuscrit, et dont l'enfant tient compte par la suite, tout atteste le soin apporté à la préparation d'un présent destiné à permettre de juger des progrès accomplis, et des capacités des maîtres, tant dans le domaine pédagogique et linguistique que sur le plan de l'orthodoxie. Sur ce dernier point, la mésaventure de Katherine Parr à laquelle nous venons de faire allusion, montrait combien le terrain était mouvant en cette fin de règne.

Il est clair que le choix d'une oeuvre due, quinze ans plus tôt, à une princesse favorable aux idées nouvelles (en 1530, c'était celles de Luther), ne pouvait indisposer le souverain régnant. On prend bien soin de faire traduire par la princesse toutes les références marginales à l'Écriture sainte indiquées par l'auteur. A cet égard la traduction des vers:

Vous l'avez dit en lieu bien autentique,
Par Salomon en votre doux cantique

par:

for so hast thou said by Salomon in his ballet

⁴ Voir, à ce sujet, l'article de M. H. Swain, *op. cit.*, p. 259.

revèle l'emploi de „ballet” (pour: „ballad”) tel qu'on le trouve dans les deux éditions protestantes de la Bible, celle connue sous le nom de *The Great Bible*, à cause de son format (1539), reprise vers 1568 sous le nom de *Bishops Bible*, à l'instigation d'Elizabeth devenue reine. Ceux qui font travailler la traductrice en 1545 veillent clairement à lui mettre entre les mains l'édition „autorisée” de l'Écriture sainte. Et, après son accession au trône, celle-ci met à profit la réédition pour affirmer son adhésion à une conception luthérienne de l'organisation ecclésiastique du royaume. Pareils détails montrent, s'il en était besoin, la scrupuleuse orthodoxie de l'éducation inculquée à la jeune princesse, et son indubitable succès.

L'esprit du texte qui lui est proposé est bien saisi, et il faut voir là quelque mérite, car les métaphores successives dont use l'original pour nommer, puis caractériser l'âme chrétienne, soeur, épouse, fille du Créateur, puis du Sauveur, sont loin de présenter toute la cohérence souhaitable. Il est clair que Marguerite de Navarre se ressent encore du XIV^e siècle qui l'a vue naître, et n'éprouve pas le souci d'accorder entre eux ces emprunts bibliques: elle en joue plutôt avec une agilité certaine. Il en résulte un effet de surcharge qui ressortit, pour une part, à l'esthétique baroque.

Lorsque son modèle aboutit à un distique tel que:

Mon filz, mon DIEU, ô JESUS, quel langage!
Et père, et fille, ô bienheureux lignage!

la traductrice juge indispensable de transposer l'un des termes, et aboutit à:

O Jesus, what a speech speaking is this: mother and daughter: O happy kindred!

et il semble bien que la transposition père/mother va causer au distique suivant:

Que de douceur, que de suavité
Me va causant cette paternité

rendu par:

O what sweetness doth procede of the same paternity!

un véritable contre-sens, indépendamment du fait que „suavité” a totalement disparu.

Dans le domaine proprement rhétorique, l'anaphore:

Laissé vous ay, oublié et foy
Laissé vous ay, pour suyvre mon plaisir,
Laissé vous ay, pour un mauvais choisir,

Laissez vous ay, source de tout mon bien,
Laissez vous ay, en rompant le lien...

est délaissée au profit d'une certaine recherche de variété qui permet à la jeune adolescente de faire montre d'un vocabulaire déjà riche en synonymes:

I have left, forgotten and ran away from thee,
I did leave thee for to go at my pleasure;
I have forsaken thee for to choyce an worse.
I did leave thee, o spring of all goodness, and faithful promesse (sic!)

et cela laisse l'impression qu'il n'y a pas eu de brouillon préparatoire, ce qui expliquerait aussi quelques omissions, l'une des plus flagrantes étant la réduction de nombre du vers:

De vingt-trois mille que vous fites défaire

ramené à:

Of three thousand that thou caused to be slain

Il n'en est pas moins curieux qu'elle traduise avec un terme des plus nets le passage où l'âme pécheresse est considérée comme adultère:

Suis-je par vous en justice accusée
Comme une femme en malheur abusée?

au moyen de:

Am I accused by thee afore the judge, as a naughty woman should be?

On en viendrait presque à se demander si elle était parfaitement au courant des griefs portés à l'encontre de sa mère, pour en justifier la condamnation et l'exécution.

Une omission de la traductrice pose problème. A propos des quatre vers suivants:

Parquoy, voyant vostre mérite mien,
Justice plus ne me demande rien;
Mais sa soeur Paix (comme toute apaisée
Vous regardant) est doucement baisée.

Marguerite de Navarre a placé une référence au Psaume 84, qui se lit dans la Vulgate:

Misericordia et veritas obviaverunt sibi; justitia et pax osculatae sunt.

et la traduction dans la Version autorisée de Jacques I^{er}:

Mercy and truth are met together; righteousness and peace have kissed each other.

Il semble bien que, dans l'esprit de l'auteur s'est produite une espèce de „contamination” par réminiscence du second membre de phrase. A la réflexion, la présence de la Paix ne paraît pas indispensable, et l'expression „est doucement baisée” pèche par défaut de clarté; est-ce la raison pour laquelle la jeune Elizabeth n'a traduit que les deux premiers vers cités plus haut, et omis les deux derniers?

On hésite aussi à déterminer pourquoi les quatre vers:

Grand et trop grand est le cruel péché
Qui en Enfer m'a si fort attaché.
Enfer est fort, ne laissant rien saillir,
Et si ne craint qu'on le vienne assaillir.

ont été quasi dénaturés, la répétition du mot Enfer omise, et la gradation sur grand mal suppléée par l'adjonction de cruel:

For the cruel sin which hath bound me in hell is so great and sin so strong which letteth nothing come from him, and feareth not that any man cometh to assail him.

Mais, et de loin la plus curieuse modification nous paraît révélatrice: c'est la suppression, in fine, du nom de l'auteur et la substitution du pronom qui, de toute évidence, désigne la traductrice; ainsi les trois vers

Ne puis faillir à rendre sa louange
De tant de biens qu'avoir je ne mérite
Qu'il lui plaît faire à moi sa Marguerite

impossibles à rendre, notamment à cause du jeu de mots sur „margarita”/la perle, deviennent:

May I not fail to give graces and thanks unto God of all the goods and benefits undeserved which pleaseth him to give Me.

Tout traducteur, certes, est amené à se mettre à la place de l'auteur du texte qu'il traduit; et ici, l'identification de l'une à l'autre était facilitée par le jeune âge de la traductrice qui la pousse à se projeter dans l'oeuvre jusqu'à la faire sienne, et aussi par la similitude de situation entre deux

personnes de sexe féminin, princesses, filles de rois, unies encore par la relation qu'avaient eues avant la naissance d'Elizabeth, Marguerite de Navarre et Ann Boleyn, mère d'Elizabeth. Ne peut-on y voir aussi une preuve de la notoriété, sinon même de la gloire acquise par la princesse française, qui suscite une noble émulation chez la future reine, d'une fierté d'autant plus vive qu'elle ne peut ignorer que d'aucuns, dont sa propre sœur Marie, la considèrent comme une „bâtarde”, et que, dans l'ordre de succession retenu par son père, elle ne vient qu'en troisième rang.

Il serait oiseux de s'appesantir sur certaines des erreurs graphiques du manuscrit, dont l'étude rigoureuse serait rendue d'autant plus aléatoire que l'orthographe anglaise n'était pas encore fixée à l'époque. Certaines corrections effectuées montrent une relecture attentive en cours d'exécution du manuscrit, par un oeil exercé. Les différences annexes n'intéressent que les grammairiens et philologues. A diverses reprises, le mot français a été transcrit sans autre forme de procès, mais la jeune princesse pouvait se fier à la connaissance que ses lecteurs éventuels avaient de notre langue. Sa pratique, son intelligence du français et de l'anglais donnent raison à tous ses contemporains, qui nous en ont laissé un témoignage flatteur, mais non flatté. Le choix du texte atteste la grande vogue de ce poème du vivant même de Marguerite de Navarre, et de par toute l'Europe.

Université de Paris

Jean V. Dubu

RYWALIZACJA DWÓCH KSIĘŻNICZEK:
ELŻBIETA TUDOR TŁUMACZKĄ MAŁGORZATY Z NAWARRY

W 1531 r. opublikowany został poemat Małgorzaty z Nawarry, *Miroir de l'âme pécheresse*, zaś pierwszego wznowienia doczekał się w 1533 r., kiedy rodziła się Elżbieta Tudor, córka Henryka VIII, króla Anglii i jego drugiej żony, Anny Boleyn, przyszła tłumaczka poematu Małgorzaty.

Niniejszy artykuł składa się z dwu części: historycznej i filologicznej. W pierwszej przedstawia Autor fragment burzliwych dziejów Anglii, w których przyszło żyć Elżbiecie Tudor. Ten okres wzmożonej walki z heretykami wpłynął na treści i kierunek wykształcenia, jakie otrzymała młoda księżniczka. Dlatego też tłumaczenie *Miroir de l'âme pécheresse* podejmuje ona w klimacie ortodoksji zaszczerpionej przez mistrzów.

Druga część artykułu stanowi porównanie obydwu tekstów. Cytaty biblijne przełożone zostały w zgodzie z „autoryzowaną”, luterzańską wersją Pisma Świętego. Znacznym osiągnięciem Elżbiety jest uchwycenie atmosfery i idei przewodniej dzieła Małgorzaty, w którym przecież metaforyce służącej określeniu duszy chrześcijańskiej wiele brakuje do spójności.

Rozpatrując kilka przykładów nieścisłości, opuszczeń lub modyfikacji w stosunku do oryginału, Autor wnioskuje, że przekład Elżbiety Tudor dość wiernie oddaje przesłanie poematu Małgorzaty, przede wszystkim jednak świadczy o doniosłości utworu królowej z Nawarry, dostrzeganej nie tylko we Francji, ale również w Anglii i całej Europie.

Witold Konstanty Pietrzak